

Martin Lengwiler, Nigel Penn et Patrick Harries (dir.), *Science, Africa and Europe. Processing Information and Creating Knowledge*, Londres, Routledge, 2020, 272 p.

Clélia Coret

Citer cet article : Clélia Coret (2022), « Martin Lengwiler, Nigel Penn et Patrick Harries (coord.), *Science, Africa and Europe. Processing Information and Creating Knowledge* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/cr34>

Mise en ligne : 16 novembre 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.cr34>

Comment la science a-t-elle façonné la compréhension de l'Afrique en Europe et comment la connaissance scientifique a-t-elle été construite, adaptée et redéfinie dans les contextes africains entre le début de la période coloniale et après les indépendances ? C'est la question que pose l'ouvrage co-dirigé par Martin Lengwiler, Nigel Penn et Patrick Harris, paru dans la collection « Routledge Studies and Science, Technology and Society » en 2019. Il s'agit d'un hommage à Patrick Harries, professeur d'histoire de l'Afrique à l'Université de Bâle (2001-2015), décédé en 2016, notamment auteur en 2007 d'une monographie sur l'histoire des savoirs : *Butterflies and Barbarians : Swiss Missionaries & Systems of Knowledge in South-East Africa*. Dans l'ouvrage collectif rassemblant ses collègues et ses anciens étudiants, l'héritage de Harries se traduit par le développement de perspectives transnationales, une inscription dans le champ de l'anthropologie culturelle et un intérêt marqué pour les travaux savants des missionnaires. Cette contribution s'inscrit donc le contexte académique suisse, la majorité des contributeurs étant membres d'une des institutions de recherche du pays. En résulte une prédominance des recherches portant sur certaines régions liées à l'histoire de la Suisse en Afrique, notamment l'Afrique du Sud et dans une moindre mesure le Ghana et la Tanzanie. L'ouvrage interroge la production des savoirs sur l'Afrique par les Européens, en cherchant à comprendre comment l'idée d'une supériorité s'est construite à travers ces savoirs. Les chapitres proposent des réponses depuis les terrains africains (« *Processing Information* » dans le sous-titre) et offrent des perspectives sur les usages des savoirs et leur postérité dans des contextes académiques et non-académiques entre les deux continents (« *Creating Knowledge* »).

Si l'historiographie la plus à jour sur l'histoire des savoirs est mobilisée – principalement issue de la littérature anglophone –, son croisement avec l'histoire impériale et l'histoire de l'Afrique est plus timide, bien que des auteurs comme Helen Tilley soient à la base du projet. En effet, l'ouvrage entend contribuer aux réflexions sur la manière dont la science et la technologie peuvent servir une vision impériale du monde. Toutefois, tous les chapitres ne répondent pas à ce projet initial. Peut-être est-ce là une limite de l'ouvrage qui ne prend pas à bras le corps la question du colonial : il aurait fallu entrer pleinement dans ces débats et proposer des bornes chronologiques plus claires pour analyser ce que le colonial fait à la collecte savante. En effet, si certains chapitres s'attellent à cette épineuse question, la majorité d'entre eux l'évade et on est parfois face à une vision un peu « romantique » du voyageur européen venu collecter des données en Afrique, sans se préoccuper du contexte local et impérial. Dans le prolongement de ce constat, alors qu'on aurait pu attendre une discussion en ce sens, l'ouvrage ne propose pas de réflexion sur la manière dont un pays comme la Suisse, qui n'a pas possédé de



colonies, a quand même développé une posture impérialiste qui s'est particulièrement incarnée dans les pratiques savantes de ses voyageurs.

Le livre se compose de trois parties chronologiques et comporte onze chapitres. La première partie est consacrée à l'histoire des voyages scientifiques et des expéditions ayant favorisé la collecte de données cartographiques, botaniques et d'histoire naturelle entre le XVIII^e et le XX^e siècle. Son ambition est d'étudier les savoirs pour comprendre « la représentation des différences entre les acteurs occidentaux et non-occidentaux », tout en interrogeant la légitimation des savoirs en contexte colonial, même si ce dernier point n'est pas réellement traité dans tous les chapitres. Cette partie retrace surtout des trajectoires individuelles d'Européens, laissant parfois de côté le contexte historique très particulier de l'Afrique australe à cette époque : le lecteur aurait apprécié de pouvoir mieux comprendre les relations entre les sociétés africaines dans leur diversité et les acteurs européens (colons de longue date ou récemment arrivés), ou encore ce que le contexte de la traite et de l'esclavage (à peine évoqué dans le cadre de la Dutch East Indies Company dans le premier chapitre) fait aux pratiques savantes. Le chapitre de Nigel Penn et Adrien Delmas étudie la production de savoirs divers par Peter Kolb principalement sur le Cap au XVIII^e siècle (histoire naturelle, description des populations Khoikhoi) et la postérité de ce travail en Europe et en Afrique du Sud. Les derniers paragraphes du texte offrent une entrée sur les réceptions africaines, ce qui aurait pu être un aspect intéressant à développer. La contribution de Sandra Näf-Gloor porte sur la carrière du naturaliste Hinrich Lichtenstein qui a joué un rôle majeur dans l'établissement des disciplines scientifiques et des institutions académiques à un moment de compétition exacerbée entre les universités allemandes. Le chapitre écrit par Patrick Grogan est un prolongement du précédent en mettant la lumière sur un collaborateur de Lichtenstein en Afrique du Sud, un dénommé Ludwig Krebs. L'auteur précise davantage le contexte propre au pays et les conditions de recueil au moment de l'appropriation des territoires par les Européens. En ce sens, la question de la « collecte » des restes humains et de la manière dont ils deviennent objets de science et de commerce est un point fort du chapitre : elle a lieu pendant les guerres coloniales et suscite un vif sentiment d'horreur, en particulier chez les esclaves qui assistent à cela. Le dernier chapitre, écrit par Dag Henrichsen, porte sur la compulsion de collecte chez Hans Schinz, directeur du jardin botanique et professeur à l'université de Zurich. On soulignera le décalage qui a existé entre les conditions brutales de recueil de ses données en Afrique et la reconnaissance académique dont il a joui dans le contexte de l'institutionnalisation de la recherche botanique. C'est également un moment clé de l'histoire de la Suisse puisque l'enjeu de classer la contribution botanique suisse rejoint un discours nationaliste en construction et participe au déploiement d'images impériales dans le cadre d'une forte compétition scientifique.

La deuxième partie analyse le rôle des colonies comme « laboratoires » pour la recherche scientifique moderne. Elle examine comment les interactions entre les acteurs coloniaux et locaux influencent la formation de la connaissance experte, dans les institutions académiques et les politiques gouvernementales. Le chapitre de Sonia Abun-Nasr réexamine les écrits de Thomas Edward Bowdich comme source historique et discute l'idée de « connaissance coloniale ». Bowdich décrit le royaume Asante à la fin des années 1810, dont il dépendait pour faire ses observations et assurer sa sécurité. Les connaissances acquises le sont donc par des informateurs issus des élites. La postérité de ce récit est analysée à travers le rôle des éditeurs et des critiques lors de la publication en 1819, ainsi que dans les manières dont les historiens s'en sont emparés depuis les années 1960. La contribution de Heinrich Hartmann porte sur les soldats européens qui se sont rendus dans les colonies. Il propose de replacer les débats sur « l'aptitude militaire » comme concept central pour comprendre les discours sur la démographie des populations européennes à la fin du XIX^e siècle. La suite de l'ouvrage collectif est davantage consacrée à l'étude des savoirs médicaux dans leur contexte local et international. Marcel Dreier analyse une maladie nommée *kejafa* en Tanzanie (considérée comme de l'épilepsie) et montre comment elle a été perçue dans un processus historique à la confluence de diverses connaissances. C'est le fruit d'une histoire translocale et transculturelle dans laquelle Louise Jilek-Aall a joué un rôle particulier, dans les années 1960, avec l'ouverture d'une clinique consacrée à cette maladie. Elle s'est appuyée à la fois sur les écrits des missionnaires et sur une compréhension empirique du phénomène à travers des échanges avec les patients et leurs familles. Lukas Meier se penche quant à lui sur le cas de la malaria à travers l'apparition et la disparition d'un vaccin (SPf66). Il analyse les échecs des standardisations, les expériences empiriques dans les villages étant vouées à ne pas fonctionner en raison de l'absence de contrôle de facteurs externes et internes. Cette étude permet aussi de comprendre, grâce aux enquêtes de l'auteur, comment les habitants d'Idete en Tanzanie se sont appropriés ou ont perçu les vaccins, souvent avec anxiété.

La troisième partie porte sur les manières dont les relations entre les pays occidentaux et non-occidentaux ont été incorporées aux discours et aux circulations internationales sur les savoirs. Faisant écho aux chapitres sur la malaria et la *kejafa*, celui de Pascal Schmid étudie les stratégies et les mesures prises dans les

traitements contre la tuberculose dans un hôpital fondé par la mission de Bâle en Gold Coast à partir de 1931. Il montre comment ces traitements ont d'abord servi aux objectifs médicaux de la mission, puis au système de soins pendant la colonisation, et enfin à ceux de l'État nouvellement indépendant, avant d'échouer à être intégré aux politiques nationales et internationales mouvantes. L'excellent article de Tanja Hammel explique comment le contexte impérial joue dans la naissance de l'archéologie en Afrique du Sud. Dans une démarche d'histoire sociale, elle montre que le développement de cette science, à travers les parcours de Thomas Holden Bowker et de James Henry Bowker, est clairement lié à l'annexion de terres et au fait que les colons avaient besoin d'imaginer leurs origines en « s'indigénant », en dépossédant et en effaçant le passé des Africains. Une démarche similaire est adoptée dans l'article final de l'ouvrage qui porte sur l'économie : Daniel Speich Chassé se demande avec quels outils d'observation et selon quelle demande politique d'expertise, les économistes ont compris les relations socio-économiques entre l'Europe et l'Afrique au milieu du XX^e siècle. Ces outils ont contribué à produire « l'image d'une Afrique comme *tabula rasa* » sur laquelle les plans coloniaux puis postcoloniaux de développement ont pu écrire ce qu'ils voulaient.

Il est intéressant d'avoir choisi de réunir différentes disciplines scientifiques pour étudier leur formation et leur développement : la géographie, la botanique, la zoologie, l'archéologie, la médecine, et de façon originale, l'économie. Sur le terrain, il s'agit souvent de multi-acteurs producteurs de savoirs et une réflexion sur cette pluridisciplinarité aurait pu être proposée. On aurait également pu s'attendre à ce que la dimension impériale soit davantage étudiée, de façon concrète, car même si c'est une ambition du livre (« L'Afrique comme laboratoire »), souvent on ne voit pas bien les conséquences de cet impérialisme sur la nature des savoirs produits. Cet aspect aurait pu être travaillé en redonnant toute leur place aux contributions africaines, plurielles et variées, et en les ancrant dans leur contexte local précis. Il aurait été important pour chaque chapitre de comprendre comment les Africains ont considéré et répondu aux demandes européennes de collecte de données, comment ils y ont participé au jour le jour, ou au contraire comment ils n'ont pas voulu y prendre part.

Clélia Coret

IFRA-Nairobi (Kenya)